

**Grétry**  
**Lecteur des philosophes**  
 par  
**Manuel Couvreur**  
 Chercheur qualifié du F.N.R.S.

S'il n'est pas nécessaire de rappeler aux lecteurs du bulletin de la Société liégeoise de Musicologie que, petit-à-petit, Grétry a abandonné la composition musicale pour s'adonner entièrement à la littérature, il n'est peut-être pas superflu de décrire les étapes qui ont conduit à ce revirement. c'est en 1784, alors qu'il était au sommet de son art et que *Richard Coeur-de-Lion* triomphait, que Grétry entreprit la rédaction de ses *Mémoires ou Essai sur la musique*, dont le premier volume parut en 1789. Remaniée en trois volumes, l'édition définitive ne fut publiée qu'en 1797 : deux ans plus tard, avec *Elisca*, Grétry aura renoncé pour toujours à l'opéra. Tirant les leçons de la Révolution, Grétry publia en 1801 *De la vérité, ce que nous fûmes, ce que nous sommes, ce que nous devrions être*. Aussitôt, il s'attaqua à un nouvel ouvrage auquel il donna le titre de *Réflexions d'un solitaire* : inachevées, elles ne furent publiées que longtemps après sa mort, encore est-ce de manière fragmentaire, le manuscrit en ayant été mutilé par les héritiers du musicien tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

Telle qu'elle se présente donc aujourd'hui, l'oeuvre littéraire de Grétry comprend six gros volumes publiés de vivant de l'auteur, et quatre autres posthumes<sup>2</sup>. Malgré leur importance quantitative et qualitative, ces pages ont été systématiquement négligées. Si les musicologues se montrent prêts à pardonner toutes les faiblesses musicales de Grétry, ils croient se racheter en traitant ses écrits avec mépris. Quant aux critiques littéraires, persuadés n'y trouver que des considérations sur la théorie musicale, ils ont rarement pris la peine d'ouvrir quelqu'un de ces livres.

La lecture de ces ouvrages - certes redondants, lourds et pédants - réserve pourtant d'excellentes surprises. Tout d'abord, parce que Grétry a fréquenté tout ce que son temps a compté d'hommes illustres et qu'il ne manque pas de nous en parler. D'autre part, parce qu'il est nombre de pages où Grétry se montre, sinon un véritable philosophe, du moins un penseur qui ne manque pas d'originalité, et un écrivain auquel nous devons quelques-unes des pages les plus délicieuses d'un siècle qui n'en manque pas. Est-ce par hasard si Stendhal a rendu hommage à la prose de Grétry en faisant sien ce joli passage des *Mémoires* où Grétry raconte son arrivée à Rome ?

---

<sup>1</sup>Sur les heurs et malheurs des textes littéraires de Grétry, le lecteur se reportera à l'excellent catalogue d'Yves LENOIR, *Documents Grétry dans les collections de la Bibliothèque royale Albert Ier*, ch. 2, "Manuscrits littéraires" et ch. 8, "Ecrits imprimés sur la musique", Bruxelles, 1989, p.29-38 et 113-116.

<sup>2</sup>Un cinquième volume d'inédits, publiés par Michel BRIX, devrait paraître incessamment aux Presses universitaires de Louvain.

*Peu de jours après, nous arrivâmes dans l'Italie. Plus de rochers, plus de frimas ; la nature avait changé de face en un moment. Avec quel plaisir je me trouvais tout-à-coup dans une prairie émaillée de fleurs ! On eût dit qu'un génie bienfaisant nous avaient transportés de la terre aux cieux. Je priai le messager de jouir un moment de ce délicieux aspect ; mais quel fut mon ravissement, lorsque j'entendis, et pour la première fois, les chants italiens ! c'était une voix de femme, une voix charmante, qui me transporta par ses accents mélodieux. Ce fut la première leçon de musique que je reçus dans un pays où je courais m'instruire.*

*Cette voix douce et sensible, ces accents presque toujours douloureux, qu'inspire l'ardeur d'un soleil brûlant, ce charme de l'âme enfin que j'allais chercher si loin, et pour lequel j'avais tout quitté, je les trouvai dans une simple villageoise [...]*

*Je fus ravi du spectacle qui s'offrit à nos yeux en entrant dans Rome ; c'était un dimanche, vers quatre heures après midi, et le printemps répandait dans l'air une chaleur douce qui invitait à la mélancolie. Ajoutez à cela l'appareil d'un nombre infini de voitures remplies de belles dames, qui chantaient sans doute l'italien bien mieux que ma petite villageoise. Mon imagination était dans un délire charmant et souvent, pendant mon séjour à Rome, je suis retourné à la porte du Peuple, pour me rappeler le plaisir que j'avais eu en voyant cet endroit pour la première fois.<sup>3</sup>*

Aussi, est-ce selon ces deux axes principaux que nous voudrions organiser notre propos. dans un premier temps, nous essayerons de montrer comment Grétry est entré en contact avec les philosophes, comment il les a jugés et comment il a assimilé leurs théories. Ensuite, nous étudierons la pensée de Grétry en soulignant l'originalité et tenterons la valeur littéraire que le lecteur d'aujourd'hui peut accorder à cette production.

Plus encore que sa formation musicale, ses connaissances littéraires et générales, Grétry les a acquises sur le tas. Comment, malgré l'éducation bancaire, Grétry a-t-il pourtant réussi à se donner ce vernis de culture dont ses écrits témoignent de manière irréfutable ? cette éducation s'est opérée en deux temps et sa première formation littéraire et philosophique, Grétry la doit, pour une bonne part, non pas à la lecture mais aux conversations qu'il a eues avec les écrivains contemporains. Esprit curieux et qui savait écouter et engranger, Grétry s'est formé petit-à-petit un bagage - un peu désordonné, certes - , mais d'une conséquence certaine. Il a rencontré Rousseau, il a été lancé par Voltaire, il a été l'ami de Diderot : tout trois s'intéressants à l'opéra et à la musique, aucun ne pouvant manquer de se lier avec le plus illustre des compositeurs français. Par ailleurs, il eut Marmontel et Sedaine pour collaborateurs, et, pour amis Galiani, Voisenon, Morellet, Arnaud et Suard. Si l'on se souvient qu'il admirait Elvetius et d'Holbach, le clan des philosophes - et des Encyclopédistes en particulier - l'entourait presque au complet.

Ce sont donc les salons qui ont conféré à Grétry une première teinture de savoir. Ceci n'est pas sans conséquence sur l'idée que nous devons nous faire de la circulation des idées à l'époque. Si les ouvrages les plus marquants de Diderot ne furent, en effet, publiés qu'après

---

<sup>3</sup>GRETRY, *Mémoires ou Essais sur la musique*, Bruxelles, 1925, t. 1, p. 47-48. Sur ce rapprochement avec Stendhal, voir la communication de Béatrice DIDIER au colloque "Grétry" de 1991, à paraître dans les *Actes* (Liège, Mardaga, 1992).

sa mort, ses idées n'en couraient pas moins. Ainsi, ce n'est pas sans surprise que l'on découvre, dans les *Réflexions*, un passage qui est comme le décalque d'une des lettres les plus célèbres que Diderot ait adressée à Sophie Volland :

*Tout ce qui s'aime, s'attire et veut se confondre dans l'unité. Héloïse et Abélard, réduits en atomes vitaux, ne forment qu'une masse amoureuse composée de parcelles homogènes, si elles ont pu se réunir, et si le temps n'a pas changé leurs vertus sympathiques. [...] Dissolution, c'est création ; fermentation, c'est fièvre créatrice : alors les atomes s'agitent, s'évitent, se recherchent, se pressent et s'unissent pour former un être ou plusieurs êtres.*<sup>4</sup>

Grétry, et il n'est pas le seul, témoigne du fait que Diderot était encore plus brillant causeur qu'écrivain : "Diderot, dont nous avons vu la tête fumante nous révéler ses pensées, bien plus ardentes et plus fortes dans la société que dans ses livres"<sup>5</sup>. En aucun cas, Grétry n'a pu lire la lettre que le philosophe avait envoyée à son égérie, et ce sont ses propos, sa conversation, qu'il nous rapporte. Comme il était alors de coutume, Grétry ne mentionne qu'avec parcimonie ses sources et les auteurs auxquels il se réfère. Particulièrement sensibles chez lui, ces omissions s'expliquent peut-être par le fait qu'il s'agit plutôt de réminiscences de conversations que de renvois explicites à un ouvrage précis.

Sur tous ces hommes qu'il a fréquentés, Grétry a su porter un jugement qui témoigne d'une sûreté de goût peu commune et que l'on chercherait vainement chez tout autre contemporain. Qui a su, comme lui, faire la part des mérites contradictoires de Rousseau et de Voltaire ? Qui a su, comme lui, démêler les fulgurances du génie d'un Diderot qui ne passait alors que pour l'auteur de contes coquins et le meneur de jeu de l'*Encyclopédie* ?

Il nous peint le patriarche de Ferney, régnant, comme Louis XIV, au milieu d'une cour d'adulateurs. Il oppose son tempérament à celui de Rousseau et à sa simplicité :

*Quand on me dit : je n'aime pas Voltaire, je pense qu'on n'a pas l'esprit aimable ; quand on me dit la même chose de Jean-Jacques, je crois qu'on manque de sensibilité, ou qu'on est prévenu contre lui par quelque cabale. [...] Jean-Jacques semble s'être dit, en songeant à Voltaire : Tu es riche : je serai pauvre. Tu as des châteaux : dans un grenier, je copierai de la musique pour vivre. Tu es élégant, léger, spirituel dans tes écrits philosophiques : je serai éloquent, nerveux et substantiel dans les miens. Les gens de lettres te font la cour : je serai leur martyr. [...] Si l'on peut juger des hommes par leurs goûts, nous dirons, en terminant ce parallèle, que Voltaire aimait le faste et la représentation, et que le spectacle chéri de Rousseau était*

---

<sup>4</sup>GRETRY, *Réflexions d'un solitaire*, éd. par L. Solvay et E. Closson, Bruxelles-Paris, 1912-1922, t.I, p. 100-101 ; comparer avec DIDEROT, *Lettre à Sophie Volland*, 15 octobre 1759, Paris, 1938, t. I, p. 69-70.

<sup>5</sup>*Id.*, t. IV, p. 157 ; sur les rapports du musicien avec Diderot et sur l'importance de son témoignage, voir Roland MORTIER, "Diderot et les 'philosophes' dans les souvenirs de Grétry", dans *L'Encyclopédie. Diderot/ L'esthétique : Mélanges J. Chouillet*, Paris, 1991, p. 69-80.

*un enfant, un bois touffu, le lever du soleil et une belle femme. Quand Voltaire rencontrait une femme aimable seule dans un bois, il improvisait quatre jolis vers à sa louange ; quand Jean-Jacques rencontra Mme d'Houdetot, il en mourut d'amour.<sup>6</sup>*

Mais Grétry sut reconnaître le désintéressement de l'aide que lui avait apportée Voltaire et, jusqu'à la fin de sa vie, il vouera au philosophe une profonde admiration.

Le Dieu de Voltaire sera le sien, tout comme son combat pour la tolérance religieuse et la réforme de la justice. Ami de Voltaire, de Galiani et de Morellet, Grétry épousa les thèses de Beccaria et s'opposa farouchement à la torture et à toutes les punitions corporelles, quelles qu'elles fussent :

*La flagellation, la bastonnade, la corde et la roue sont encore, dans plusieurs Etats de l'Europe, les supplices des écoles et des prisons ? Ces remèdes sont violents et ne corrigent point. Ils forcent le moral et n'atteignent point le physique [sic]. Ils font des hypocrites, des assassins et des cadavres. Devenus plus sages et plus conséquents, nous irons droit au physique pour obtenir des modifications morales. Chaque école, chaque garnison, chaque prison aura son médecin plus chimiste qu'aujourd'hui ; et, selon les cas, les bains, les remèdes neutralisants, dulcifiants, fortifiants... , étant administrés à propos feront plus d'effet que la violence des punitions corporelles.<sup>7</sup>*

D'un tel passage, nous pouvons inférer que Grétry partageait les idées de Voltaire sur l'éducation :

*On défendait jadis aux hommes de chercher à comprendre les choses qu'on disait être au-dessus de leur compréhension. Néanmoins, on expliquait hardiment aux enfants les mystères divins et l'on anathémisait le physicien qui démontrait la circulation du sang. Combien ils étaient osés, ceux qui bornaient ainsi les facultés du premier être du globe ! En parcourant les divers systèmes des philosophes anciens sur la nature de Dieu et de l'homme, on les voit tâtonnant et adoptant tour à tour toutes les erreurs dont l'égarement humain est capable. Les doctes de notre siècle semblent être convenus d'étendre un voile respectueux devant le sanctuaire de la Divinité et de se fixer aux choses naturelles comme étant les seules appartenant à notre perspicacité.<sup>8</sup>*

---

<sup>6</sup>*Id.*, t.III, p. 304 et suivantes.

<sup>7</sup>*Id.*, t. I, p. 241.

<sup>8</sup>*Id.*, t. I, p. 47.

Grétry se montre un lecteur assidu du traité *De la tolérance* et la démarche intellectuelle qu'il prône est celle qui avait guidé ses amis encyclopédistes. Il n'hésite pas même, sur ce point, à critiquer celui qui est son dieu : Rousseau<sup>9</sup>.

Malgré sa déconvenue lors de son unique rencontre avec Jean-Jacques, Grétry prend fait et cause pour le philosophe de Genève et l'excuse généralement de tous ses travers : on sait avec quelle dévotion respectueuse, il se fera, à la fin de sa vie, le "sacristain" de l'ermitage de Montmorency. Cependant, son admiration ne lui ferme pas les yeux et ne l'empêche pas de considérer avec sérénité certains points litigieux de la carrière du philosophe. Ainsi, il lui reproche de s'être disputé, sans raison, avec Diderot et va jusqu'à prétendre - semble-t-il, avec pertinence - que c'est à Diderot qu'il doit l'idée maîtresse développée dans son *Discours sur les arts*, conception dont le caractère paradoxal est si typique de la démarche heuristique de Diderot et qui devait pourtant conditionner toute la pensée de Rousseau. S'il n'a partagé par l'athéisme de Diderot, Grétry s'engagea dans la plupart de ses combats : il se montra un chaud partisan de la suppression du mariage, le promoteur d'un nouvel ordre social, l'ennemi de l'esclavage, un penseur farouchement anticlérical, le défenseur de la vulgarisation scientifique.

Ce que Grétry admire avant tout en Rousseau, c'est le romancier "sentimental" de la *Nouvelle Héloïse*, l'auteur "sensible" des *Rêveries* ou des *Confessions*. Des écrits théoriques, il ne semble avoir qu'une connaissance, sans doute superficielle, mais qu'il n'a peut-être pas souhaité approfondir, tant ses conceptions étaient différentes. A l'inverse de l'auteur de la *Lettre sur les spectacles*, le compositeur de *Lucile* est évidemment un ardent défenseur du théâtre qui, à ses yeux, est l'un des moyens d'éducation les plus efficaces. Non seulement Grétry croit en l'éducation, mais il n'y a point, à ses yeux, d'autre salut pour l'homme que dans la recherche de la vérité et dans la diffusion du savoir :

Jean-Jacques eut quelques raisons de dire que l'instruction partielle n'est qu'une aristocratie de savants ; ils peuvent abuser de l'ignorance des autres hommes : c'est ce qu'on fait les prêtres de l'Antiquité, les moines et surtout les jésuites des siècles modernes, qui voulaient s'emparer des trônes.<sup>10</sup>

L'ignorance partielle ne peut justifier des bienfaits de l'ignorance totale qui est, pour Grétry, la source principale des maux dont souffre la société.

Un autre exemple prouve encore la sûreté et la finesse du jugement de Grétry. Quoiqu'on en ait dit, et malgré les excès de la Révolution qu'il condamne sans équivoque, Grétry est resté fidèle aux philosophes et n'a pas, à l'inverse de tant d'autres, accusé ses anciens

---

<sup>9</sup>Sur cette question, le lecteur se reportera à l'étude définitive de Raymond TROUSSON, "Grétry, admirateur de Rousseau", dans D. DROIXHE (éd.), *Livres et Lumières au pays de Liège*, Liège, 1980, p. 349-363.

<sup>10</sup>GRETRY, *De la vérité. Ce que nous fûmes, ce que nous sommes, ce que nous devrions être*, Paris, 1801, t. I, p. LIII.

amis d'avoir conduit à la Terreur<sup>11</sup>. son analyse très subtile de la Révolution débouche sur un vibrant plaidoyer en faveur de la République. Cette attitude , 'était pas si commune et le cas le plus illustre de ce revirement est assurément celui de La Harpe :

*On crie, on glose contre La Harpe, parce qu'il a changé de système en route. Pourquoi donc crier si fort ? S'il a changé de système, c'est que lui-même a changé. Sommes-nous les mêmes à vingt, quarante ou quatre-vingts ans ? Il s'en faut ; donc nos opinions changent et doivent changer. Si, dans sa jeunesse, on eût dit à La Harpe qu'il passerait de l'incrédulité au bigotisme, il nous eût ri au nez. C'est cependant ce qu'il a fait, et il croyait encore avoir raison. [...] Tout prouve que l'homme est esclave de sa nature actuelle, et qu'à mesure qu'il change, il s'imagine que toutes choses ont changé. La Harpe fut prisonnier pendant la Révolution pour avoir été patriote ; c'est alors que la rage de l'humiliation lui inspira la haine des hommes et qu'il se jeta dans les bras de Dieu. Si on lui eût dit : "Bientôt tu seras libre, tu reprendras tes premiers principes", il eût répondu : "Non, mes principes actuels sont le résultat de mes derniers sentiments ; c'est le cri de ma conscience que je proclame".<sup>12</sup>*

Dans le chapitre intitulé *Les deux "La Harpe"*, Grétry, avec une honnêteté et une pénétration psychologique rares, démontre que La Harpe, réactionnaire et bigot du XIX<sup>e</sup> siècle, n'était pas moins sincère que La Harpe, philosophe progressiste et athée, du XVIII<sup>e</sup>.

En renonçant à la musique pour l'écriture, Grétry, dans une page exquise, a prétendu ne plus professer, mais s'amuser :

*Malheur à l'artiste maniaque qui professe trop longtemps son art pour occuper ses vieux ans ! Tel que l'écrivain qui prolonge trop un grand ouvrage, il se répète, devient faible, sort du ton général, quand il devrait être fort, concluant et conserver l'unité. Quittons notre talent principal avant qu'il ne nous quitte ; c'est par lui qu'on nous juge et qu'on nous jugera. Ne donnons pas de regrets à nos amis, des armes à nos ennemis en diminuant une réputation méritée, par des efforts languissants dont le produit ne peut être que médiocre.<sup>13</sup>*

*J'ai soixante-quatre ans ; je ne provoque plus mes facultés ; quand elles se montrent obstinément, je les accueille modérément. [...] Quand il m'arrive d'être amoureux d'une belle fille, je la flaire comme une rose et je la laisse cueillir par celui qui ne craint pas les épines. Si elle répond à mes vœux, je crois qu'elle aime ma réputation ou mon argent. Si je m'aperçois qu'elle ait des projets d'intrigue suivie, je me sauve ; la bravoure d'un vieux est dans la retraite. On doit remarquer que,*

---

<sup>11</sup>Sur cette question, voir notre article "Le Diable et le bon Dieu ou L'incroyable rencontre de Sylvain Maréchal et de Grétry", *Etudes sur le XVIII<sup>e</sup> siècle*, n° XVII ("Fêtes et musiques révolutionnaires : Grétry et Gossec"), 1990, p. 206-207.

<sup>12</sup>GRETRY, *Réflexions d'un solitaire*, t. III, p. 206-207.

<sup>13</sup>*Id.*, Livre I, ch. LVI, t. I, p. 206.

*auprès des femmes, les jeunes gens capables parlent peu et agissent bien ; les vieux font le contraire, mais elles ne les croient point : "A beau mentir qui vient de loin", disent-elles.*<sup>14</sup>

Malgré leur ton badin, de telles pages ne doivent pas faire oublier que, par ailleurs, Grétry avait des velléités, et même des coquetteries d'auteur : "Si j'ai pu parler en musique, il m'est plus aisé de parler en prose ; et cette prose, dénuée de tout prestige, durera plus que ma musique"<sup>15</sup>. Son neveu nous le montre encore, fier - et avec raison - de son chapitre intitulé *Rêverie sur un verre d'eau*<sup>16</sup>. Quelle valeur convient-il d'accorder aujourd'hui à des pages que leur auteur croyaient dignes de la postérité ?

Les *Réflexions d'un solitaire* sont l'oeuvre d'un homme âgé et témoignent d'une culture beaucoup plus vaste que les *Mémoires*. Elles sont le fruit de ce que nous appellerions sa seconde formation intellectuelle. Une fois à la retraite, Grétry semble avoir beaucoup lu et lu de tout : littérature, philosophie ou sciences naturelles. S'il est certain qu'il a beaucoup lu, gageons cependant que la conversation a continué de nourrir sa pensée. A l'Institut, où il était entré en 1795 et qu'il semble avoir fréquenté assidûment, il fit connaissance avec les artistes et les scientifiques les plus en vue : c'est là sans doute qu'il découvrit l'existence de la philosophie de Kant qu'il doit être l'un des premiers écrivains français à citer. Pour les remercier de ces "séances où l'âme s'échauffe"<sup>17</sup>, Grétry dédiera son traité *De la vérité* à ses collègues de l'Institut national des Sciences et des Arts. sa lecture favorite est celle des moralistes. Il relit avec passion Plutarque, Rabelais, Montaigne, Charron, La Fontaine, Molière : ses admirations les plus fortes vont vers des penseurs qui prônent l'honnête médiocrité chère à Horace et à Diderot, à ces philosophes qui se fondent sur eux et sur l'observation des autres pour atteindre au sublime, à ces écrivains qui savent instruire en amusant par des exemples accessibles à tous. Toute l'oeuvre littéraire de Grétry se réclame de ces modèles illustres, tant par la démarche intellectuelle qui la guide que par la forme dans laquelle elle se coule.

C'est sans doute ce qui explique que ses *Mémoires* soient devenus en fin de compte des *Essais sur la musique*. Dans le premier volume, Grétry rappelle son enfance et son éducation musicale, et établit des parallèles entre oeuvre et biographie. les deux volumes suivants constituent une sorte de traité des passions, fondé sur l'expérience, et sur la manière dont un compositeur se doit de les "imiter" dans sa musique. Si, par leur titre du moins, ces *Essais* sont un hommage à Montaigne, leur forme les rapproche plutôt des *Confessions* ou des *Rêveries* de Rousseau : comme ses deux maîtres, il se prend pour sujet principal d'analyse. En revanche, les *Réflexions d'une solitaire* - et même si Grétry a prétendu que le seul respect

---

<sup>14</sup>*Id.*, t. I, p. 145-146.

<sup>15</sup>GRETRY, *De la vérité*, "Préface", t. I, p. XVI.

<sup>16</sup>Voir A. GRETRY neveu, *Grétry en famille, ou Anecdotes littéraires et musicales relatives à ce célèbre compositeur*, Liège, 1828, p. 21.

<sup>17</sup>GRETRY, *De la vérité*, t. I, p. VI.

lui avait fait renoncer au titre de *Rêveries d'un promeneur* - se composent de chapitres, de forme libre certes, mais ordonnés autour d'un sujet... comme les *Essais* de Montaigne.

La structure de cette oeuvre, Grétry l'a définie comme un monstre littéraire :

*Cet ouvrage-ci, commencé vers ma soixantième année, n'est qu'une récapitulation d'idées propres à l'âge avancé. Quand je quitterai cette vie, dans quelque instant que la nature me reprenne son dû, cette oeuvre peut se terminer avec moi sans lacune. C'est une espèce de polytype littéraire qu'on peut couper partout et qui partout se rejoint, parce qu'il ne traite que d'un seul et grand objet dans toutes ses parties et sur toutes ses faces.*<sup>18</sup>

L'oeuvre est inachevée, mais il semble bien qu'elle n'ait jamais dû l'être : Grétry joue son petit Pascal. Les genres s'y côtoient : dialogues imaginaires, dialogues des morts, conversations rapportées, rêves utopiques, cauchemars, visions, rêveries mélancoliques, exposés didactiques, fragments autobiographiques, portraits et autoportraits, etc. Comme il s'en explique lui-même, certains chapitres ne sont que le remaniement ou le développement d'autres laissés en suspens. La pensée de Grétry donne l'impression de se répéter en se repliant sans cesse sur elle-même et, malgré la variété des tons et bon nombre de pages remarquables, l'ensemble est d'une lecture fastidieuse.

Copiée d'après les grands auteurs et d'une syntaxe parfois hésitante, la prose de Grétry ne manque pas néanmoins de séduction, comme en témoigne cet hommage aux *Satires* de Boileau et aux *Cris de Paris* des polyphonistes de la Renaissance :

*Il faut avoir l'oreille un peu musicienne pour distinguer, la nuit, les gens et le genre des voitures qui passent et repassent. A pries, le bruit;extérieur des voitures, selon l'heure à laquelle elles cheminent, indique la classe de ceux qui circulent dans les rues, en donnant aux phares nocturnes, un caractère distinctif.*

*A onze heures de nuit, le beau monde sort des spectacles, va souper ou prend le thé en ville. A deux heures, grand tapage de voitures, c'est le bon ton qui va se coucher. A quatre, ce sont les joueurs et les escrocs qui rentrent, charmés d'avoir dépouillé leur dupe, ou grinçant des dents, quand un plus adroit fripon qu'eux leur a gagné leur argent. Du fond de mon lit, je reconnais leurs voitures, parce qu'elles ne circulent qu'à des heures indues : je m'imagine alors que la joie ou la rage accompagne ces messieurs. Avant le jour, les diligences et les grosses charrettes donnent un bruit grave : c'est le train commun et intéressé qui recommence. La voiture du petit maître et de la petite maîtresse semble voler ; à l'aube du jour, les fiacres de vieux bois, conduits par de vieux chevaux, ont la marche pesante ; plus tard, ce sont les cabriolets légers des faiseurs d'affaires.*

*Quand l'astre éclaire le monde, les fiacres, la musique discordante des revendeurs et des ramoneurs de cheminée ne permettent plus de repos.*<sup>19</sup>

---

<sup>18</sup>GRETRY, *Réflexions d'un solitaire*, t. I, p. 210.

<sup>19</sup>*Id.*, fragment inédit conservé à la Bibliothèque royale de Bruxelles ; voir Yves LENOIR, *op. cit.*, notice n° 10.

Le charme qui émane de tels passages, n'est-il pas, en fin de compte, de nature identique à celui que dégagent certains tableaux naïfs où s'unissent également références académiques et maladroites d'exécution ?

Considérant que la croyance en Dieu relève de la seule foi et que, dès lors, les encyclopédistes ont eu raison de borner leurs recherches au seul monde réel, Grétry fuit les hautes sphères de la métaphysique et préfère dissenter sur l'histoire ou sur la chimie qu'il place au centre des connaissances humaines. Ennemie des systèmes, sa pensée n'est pas, à proprement parler, celle d'un philosophe. Chez lui, les plus longs traités n'excèdent jamais la dizaine de pages et s'il fragmente son discours, c'est sans la visée dialectique d'un Diderot.

Grétry semble avoir emprunté à chacun de ses illustres amis, quelque élément de leur philosophie. Même si, pour un métaphysicien, le syncrétisme proposé peut paraître monstrueux, il répond manifestement à une vision personnelle cohérente du monde. Comme Voltaire, il est déiste et son "grand architecte" est lointain :

*Nous ne connaissons et nous ne connaissons jamais Dieu que par sentiment et non par des preuves matérielles. Il y a trop loin de la matière au plus pur esprit pour que l'un conduise à l'autre.*<sup>20</sup>

A l'inverse de Voltaire, Grétry n'éprouve que de l'admiration devant le "monde comme il va" et admire le créateur dans ses créations. Son déisme n'est guère éloigné du panthéisme du vicaire savoyard :

*Le culte religieux des hommes instruits est aussi simple que celui du premier homme ; ainsi que lui, nous adorons l'Etre suprême dans l'immensité de ses créations, avec la différence néanmoins, qu'ayant divisé les rayons du soleil, analysé les éléments de la foudre dont nous dirigeons les effets, nous admirons les créations du grand Etre, sans les confondre avec leur créateur.*<sup>21</sup>

Il voue dès lors une haine implacable à toutes les religions, car elles sont à l'origine de tous les fanatismes :

*Je plains le ministre des autels, qui, dans sa piété sincère, croit que son culte seul est agréable à Dieu, et qu'il n'est qu'une manière d'offrir l'encens des mortels au créateur de l'univers.*<sup>22</sup>

Cependant, Grétry est tenté par la conception d'un Dieu auteur d'un germe initial qui, par évolution, aurait produit le monde dans son état actuel :

---

<sup>20</sup>*Id.*, t. I, p. 249.

<sup>21</sup>GRETRY, *De la vérité*, t. II, p. 156.

<sup>22</sup>*Id.*, t. I, p. CXXXVI.

*C'était vraiment une singulière idée que celle de cet auteur qui prétendait (il y a quarante ans, et qu'un autre auteur vient de renouveler en 1809), qui prétendait, dis-je, qu'un seul germe vital créé ou incréé, s'étant modifié de toutes les manières par l'influence des éléments où il se trouva jeté, avait produit tous les êtres animés et inanimés de la nature. A l'athéisme ! Pourquoi donc ? Créer les éléments, créer un seul germe qui se modifie dans les éléments, et selon l'individu qui le contient, n'est-ce pas une opération qui n'appartient qu'à Dieu seul ? J'Comprendre que cela soit, n'est ni absurde, ni difficile. Tant qu'on peut dire d'une chose : "Dieu l'a voulu et l'a faite ainsi", il n'y a point de réplique".<sup>23</sup>*

L'évolutionnisme que Darwin devait démontrer, en était encore à ses premiers pas.

Une telle conception du Créateur repose sur une interprétation matérialiste du monde, si proche de celle de Diderot et de d'Holbach, que Grétry emprunte parfois jusqu'aux images et aux termes mêmes. Néanmoins, si son matérialisme est "enchanté", il se teinte, chez Grétry, de couleurs nouvelles, caractéristiques des penseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle finissant. Son matérialisme débouche, par exemple, sur une survie des corps par métempsychose :

*C'est la physique la plus ancienne, la chimie la plus naturelle, et celle qui se présente à l'imagination de tous les peuples. Sous nos yeux, nous voyons le fumier rempli de germes se métamorphoser en fleurs, et le plus infect fait naître celles douées des plus doux parfums. A nos yeux, tout change de forme et d'existence ; la mort sert à la vie, comme la vie à la mort... et nous ne croirions pas à la métempsychose ? Il n'y a que le porc d'Epicure, qui vit pour manger, qui nage dans l'indolence, qui n'y rêve jamais, parce qu'il est tout en lui, tout entier dans son estomac.<sup>24</sup>*

Libérée du corps, l'âme, éternelle, peut s'incarner dans un nouvel être - et Grétry n'est pas fâché lorsqu'on lui dit qu'il est Pergolèse réincarné dans le nord<sup>25</sup> - ou continue de flotter en protégeant ceux qui leur ont été chers : Grétry a rencontré Cagliostro et le spiritisme l'intéresse. Le musicien croit fermement à cette communication *post mortem* et conforte ce sentiment en rapportant diverses anecdotes :

*Ce que je vais dire n'est qu'un rêve, mais il m'est cher. Depuis la perte de mes trois filles, elle m'apparaissent constamment en rêve, dans les circonstances où je suis menacé de quelque Malheur. L'aînée, étant morte, vint m'annoncer la perte de sa puînée : toutes deux vinrent me consoler de la mort de la troisième qui allait les suivre [...]. Au printemps dernier (1805), à mon arrivée à l'Hermitage, elles m'ont apparu tristes et couronnées de feuilles mortes ; elles avaient l'air de me dire : "Papa, tu nous oublie". Je changeai dès le lendemain la guirlande de feuilles de chêne qui couronne leurs portraits qui sont dans la chambre, ce que je fais constamment chaque*

---

<sup>23</sup>GRETRY, *Réflexions d'un solitaire*, t. III, p. 286-287.

<sup>24</sup>*Id.*, t. II, p. 73.

<sup>25</sup>*Id.*, t. II, p. 76.

*printemps en arrivant à la campagne, et que cette fois j'avais retardé de quelques jours.*<sup>26</sup>

Le ton délicat de cette page et la présence impondérable des âmes, n'est pas sans évoquer le Nerval de *Sylvie*.

Grétry incarne parfaitement cette époque, à la fois raisonneuse et éprise de surnaturel, qui annonce, non seulement Nerval, mais aussi le jeune Balzac. Si, en musique, Grétry n'a pas su s'accommoder du renversement de l'Ancien Régime et si sa muse n'a pas su répondre aux fracas révolutionnaires annonciateurs du romantisme, en tant qu'écrivain et penseur, il a parfaitement franchi le cap. Parce qu'il n'a pas renié ses amis philosophes en traçant une croix sur tout l'héritage du XVIII<sup>e</sup>, parce qu'il a su se montrer attentif aux progrès scientifiques et philosophiques, il peut être considéré comme l'un des penseurs les plus avancés de son temps. S'il n'est, en aucun cas, un précurseur, il ne fait cependant pas trop mauvaise figure dans la descendance - encore obscure - des idéologues de la fin du siècle des Lumières.

\* \* \*

---

<sup>26</sup>*Id.*, t. II, p. 272-273.